Birdy

Le mot du metteur en scène

«J'ai toujours fait du théâtre. Dans les greniers, dans les caves, dans les gymnases, les salles paroissiales. Devant les amis de la famille, les copains d'école, pour mes deux petites soeurs en représentations privées. J'ai fait du théâtre toute ma vie. Depuis mes 3 ans, chaque année pour moi est l'année d'un spectacle particulier.

Chéreau disait : « le théâtre est à portée de main ». C'est tellement vrai. Faire du théâtre c'est simple comme de disputer un match de foot amateur : 4 tee-shirts pour faire les cages, un ballon, et le jeu peut commencer, sur le terrain de sport de votre quartier comme devant un stade de 30 000 personnes. Pour faire un spectacle de théâtre, vous avez juste besoin d'une histoire, un acteur et quelqu'un qui l'écoute et le regarde.

J'ai grandi dans le quartier Saint Just à Lyon, c'est un village dans la ville, perchée sur une colline verte. Des jardins ouvriers, une forêt, des catacombes, un fort abandonné. Mon enfance c'était les chasses aux trésors, les nuits à la belle, les balades à vélo, et le théâtre était une aventure de plus. Un jeu de rôle de plus avec un goût de sacré. Avec les copains, on construisait nos décors comme on construit des cabanes et on donnait nos cérémonies dans des théâtres improvisés. Quand les copains ont grandi, ils ont arrêté de jouer. Pas moi. Alors j'ai cherché de nouveaux partenaires de jeux. Des éclairagistes, des acteurs, des costumiers, des maquilleurs. C'est devenu mon métier parce que voilà, je n'ai jamais pu m'arrêter de jouer. Et parce que mes amitiés les plus fortes, je les ai vécues comme cela, dans ces théâtres clandestins, en jouant à ne pas être moi, à être un peu mieux que ce je suis vraiment.

Il y a six mois, j'animais un stage pour des acteurs professionnels. Je leur ai demandé quel était le rôle de leur vie. Le rôle qu'ils avaient toujours voulu jouer, le rôle pour lequel ils étaient devenus comédiens. Leur rêve d'acteur d'avant les casting, les indemnisations chômage, la course aux cachets. Je leur ai dit de venir travailler ce rôle là avec moi, maintenant, de ne plus attendre. Hamlet, Dark Vador, King Kong ou Agamemnon. Aucune autocensure, aucune peur des mauvais goûts. « Un film, une bande dessinée, un roman, tout ce que vous voulez … LE personnage que vous voulez interpréter depuis toujours ».
Ils n'avaient pas oublié, et ils ont eu ce courage. J'étais impressionné, c'était magnifique de les voir jouer le rôle de leur vie, le rôle de leur rêve dans cette petite salle de répétition à l'Est de Lyon. Comme il l'aurait fait à Broadway. Et un de mes stagiaires m'a demandé : « Et toi, quelle histoire tu as toujours voulu nous raconter ? Quel metteur en scène tu voulais être avant de le devenir ? ». Et je n'ai pas su répondre. Maintenant je sais.

Mes premières émotions de metteur en scène, celle qui devait faire naître ma vocation, je les ai eues devant des films américains. Plus tard, j'ai découvert les grands maîtres de ma profession, et c'est avec leurs spectacles que j'ai fait mon apprentissage : les carnets de Gruber, Meyerhold, …. En vidéo, à la cinémathèque du quartier, j'ai vu l'*Electre* de Vitez, *La Classe morte* de Kantor, le *Barbe Bleue* de Pina Bausch, j'ai rempli mes carnets de notes. Adolescent, je suis allé au TNP de Planchon, le TNP des pionniers, découvrir les chefs d'oeuvre de la décentralisation théâtrale, c'était la grande époque Lavaudant, Boëglin, Chéreau. La conquête de l'Ouest. Mais si je me demande quel metteur en scène je voulais être, quelles histoires j'ai voulues raconter au point d'en faire toute ma vie d'adulte, si je me demande qui était ce metteur en scène de cabanes et de talus, qui fauchait les costumes dans les armoires de ses parents, ce metteur en scène d'avant le budget de production, les distributions, les subventions, les articles de presse. Si je me le demande, sans autocensure, sans peur de mes mauvais goûts, si j'ai ce courage, si je n'ai pas oublié.

Alors… je vous parlerai de ce film de Rob Reiner *Stand by me*, d'après une nouvelle de l'immense Stephen King, de ces 4 gamins qui vont chercher un cadavre le long d'une voix ferrée, et vivre l'aventure la plus étrange et la plus exaltante de leur vie et devenir des hommes. Je vous parlerai aussi de mes larmes au cinéma quand cet enfant orphelin d'un père s'envole vers la lune sur sa bicyclette, un extra-terrestre sur son panier pour le ramener enfin chez lui. Je vous parlerai des «Goonies», de cette petite bande qui part chercher le trésor du pirate Willy le Borgne pour sauver la maison de leur enfance ; et de Sinok, de son vrai nom André The Giant, catcheur français qui a créé le plus beau de tous les Quasimodos. *SINOK AIME CHOCO*. Je vous parlerai *De Ciel d'Octobre*, de cet enfant sans avenir d'une cité minière qui va fabriquer sa fusée spatiale et la faire décoller.
Je connais les réserves, idéologiques, esthétiques, sur ce cinéma, mais je tiens toujours ces films pour des chefs d'oeuvre absolus. Quelquefois notre idéologie nous aveugle et nous empêche d'en voir l'immense valeur. Des chefs d'oeuvre de poésie pure. Des chef d'oeuvre d'ingénierie aussi. Cette ingénierie à raconter les histoires que l'on trouvait chez les grands auteurs classiques : motifs d'écritures, parallélismes, thèmes et contre thèmes.

Birdy c'est l'histoire de deux enfants qui vont devenir des hommes. Alors pour raconter une histoire comme celle là, je suis allé chercher dans mes émotions d'enfant et d'adolescent… Dans ces bandes originales de cinéma, ces musiques symphoniques, que j'écoutais en boucle sur mon walkman, et qui faisait du chemin de l'école la plus grande des épopées, et rendait mon cartable moins lourd. Je suis allé chercher dans ces histoires, simples et belles comme des contes, puissantes comme des paraboles bibliques. Je suis allé chercher dans cette énergie qu'on ne trouve que dans ce cinéma là : l'optimisme. Celui qui nous donne la force de tout pardonner, de guérir de toutes les blessures, quand vous sortez de ces salles obscures, fort de cette émotion : «je peux tout recommencer». J'avais fait deux spectacles requiem *De beaux Lendemains* et *Mon traître*. Deux spectacles pour enterrer les morts. Alors j'ai fait celui-ci pour réparer des vivants. L'auteur du roman que nous avons adapté, William Wharton, parlait d'un «hymne à la beauté et à la fragilité de la vie». J'ai essayé, Will. Et de tout mon coeur. J'ai essayé de le faire comme le metteur en scène que je voulais être gamin l'aurait fait.

Vous allez découvrir *Birdy*. J'aurais pu l'appeler *Les aventures de Popeye et l'homme oiseau dans la maison de dingue* (vous comprendrez pourquoi). Vous verrez, il y a du comic book et du cinéma américain dans ce spectacle là, plus encore que dans les autres. Dans le jeu, la musique, le son, les costumes, le décor. Dans chaque geste de ma mise en scène. Parce que cette histoire le demandait, tout simplement. Il le fallait pour vous raconter l'histoire de ces gosses de Philadelphie, la cité de l'amour fraternel. L'histoire de Al et Birdy, une histoire d'amitié que tous les gosses du monde ont vécue au moins une fois. Une amitié invincible, plus forte que la folie, plus forte que la guerre. J'avais besoin de cette intensité, comme dans un film américain. On représente toujours le temps sous la forme d'une ligne horizontale, plat, comme ces frises chronologiques à l'école. Mais le temps a aussi une épaisseur. Et ce sont les instants de grâce qui le lui donnent. Et ce sont eux aussi qui restent au dernier jour, ces instants là, ces secondes qui nous ont fait goûter PLUS. Je n'ai qu'un seul objectif : vous donner le grand frisson. Créer le raz-de-marée d'émotion. J'espère que j'y arriverais ce soir devant vous. Je vis pour ça. Et je travaille dur pour ça.

Un jour la femme de ma vie m'a dit ça : « J'ai besoin d'ampleur ». Elle l'a dit si doucement, avec cette indulgence amoureuse qui me rend dingue d'elle comme de mon instit de CP, elle l'a dit si gentiment que je l'ai parfaitement entendue. Et ces 3 mots ont changé ma vie et mon travail. J'étais engoncé dans ma poésie scolaire, encombré de tout, encombré de moi surtout, comme on nous apprend à l'être. j'écrivais ma vie et mon amour en minuscule. « J'ai besoin d'ampleur ». J'ai remis des majuscules et des points d'exclamation. Tant pis pour les ratures et les fautes, tant pis si je déborde dans la marge. « J'ai besoin d'ampleur ». On en a tous besoin non ? BRAVO mon amour pour la leçon, t'as encore battu mon instit de CP.
Allez je vous lache, ça va commencer.

Voilà, c'est *Birdy*. C'est mon spectacle hommage à ceux qui ont enchanté mon enfance, mon adolescence. Ils ne sauront jamais mais… Steven, Stephen, Rob, merci les mecs, MERCI : vous m'avez fait REVER. Vous m'avez donné envie d'être un enchanteur.
Voilà, c'est *Birdy*. C'est mon film américain, et je l'ai fait avec mes copains. »

Emmannuel Meirieu